

10
NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE LITTÉRAIRE

JACQUES GENGOUX

Docteur ès lettres

LE SYMBOLISME DE MALLARMÉ



LIBRAIRIE NIZET

3 bis, Place de la Sorbonne, V^e

PARIS

1950

2405

LE SYMBOLISME DE MALLARMÉ

6.2
-677
(3)

S.70831

mf

DL 11075

26-10-50 A

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

JACQUES GENGOUX

Docteur ès lettres

LE SYMBOLISME
DE MALLARMÉ

PARIS

NIZET

1950

1

LE SYMBOLISME
DE MALLARME



INTRODUCTION

Pour pénétrer, ou, du moins, pour situer approximativement une symbolique — qu'elle soit ou non d'ordre philosophique —, il n'existe qu'une méthode valable : l'exposé intégral de l'œuvre, où cette symbolique se traduit. Toute considération antérieure à cet examen verserait dans la généralité vide : le lecteur, incapable d'en saisir la portée concrète, douterait de sa valeur aussi longtemps qu'il n'en aurait pas lui-même vérifié l'application rigoureuse.

Dans cette Introduction, nous nous bornerons donc à prévenir quelques objections que des fervents de Mallarmé auraient le droit de formuler a priori : « La recherche d'une pensée poétique ajoute-t-elle à la connaissance immédiate et savoureuse que chacun tire d'une lecture sans gloses ? » Il est ridicule en effet de s'interdire l'admiration sous le prétexte d'une obscurité plus ou moins irréductible. La Valeur poétique, même si elle ne s'abstrait pas totalement de l'idée, s'en distingue radicalement. De certains vers de Mallarmé où tant de termes à première lecture voilent leur signification symbolique, il se dégage une telle musique, fondue dans une atmosphère si paradisiaque, suggérée par une expression si dense et si sobre, que, dès le premier contact, la certitude s'est imposée d'une présence magistrale.

A partir de cette impression où tous les mallarméens commu-

nient, les attitudes peuvent diverger. Aux uns, partisans de l'intuition pure, le choc reçu et renouvelé suffit. D'autres, non sans raison parfois, accusent les premiers de paresse : l'amour effectif, selon eux, exige pour s'achever et même pour exister, un effort de saisie, par l'intelligence non moins que par la sensibilité, de ce qui fut le monde intérieur du poète. Pressentant chez le Maître une pensée cohérente et directrice, ils tentent par les divers moyens dont ils disposent, critique, comparaison, sources, etc., de la recréer dans son unité jaillissante, de la goûter dans les nuances de ses applications, non point certes pour le maigre plaisir de l'érudition satisfaite, mais dans l'espoir d'approfondir et d'enrichir leur intuition primitive. Mallarmé n'a-t-il pas écrit :

« Je révère l'opinion de Poe, nul vestige d'une philosophie, l'éthique ou la métaphysique, ne transparaîtra ; j'ajoute qu'il la faut incluse et latente (1). »

« Inclusive », ce qui ne signifie pas nécessairement « confuse » ! « L'explication orphique de la Terre, qui est le seul devoir du poète et le jeu littéraire par excellence » (2) suppose chez Mallarmé l'exercice d'une pensée lucide et justifie les tentatives de ceux qui, après lui, essaient d'en retrouver les correspondances sensibles.

Autre objection, plus sérieuse : que peut-on espérer de neuf après les commentaires de tant de critiques éminents, Mondor, Soula, Thibaudet, Noulet, Mauron, etc. ? Non point une réfutation, cela va de soi, mais sur les mêmes textes qui ont sollicité leur attention, une prise de vue sous un angle un peu différent, une analyse complémentaire. Autant et plus que les divergences (parfois rappelées en note), nous avons signalé les

(1) *Propos sur la poésie*, recueillis par H. MONDOR, Monaco. Editions du Rocher, 1946, p. 163.

(2) *Autobiographie*, dans *Œuvres complètes de Stéphane Mallarmé*, texte établi et annoté par H. MONDOR et G. JEAN-AUBRY, N. R. F., 1945, p. 663.

points de rencontre et d'accord. La méthode la mieux adaptée au sujet se résu^mait, nous parut-il, en deux principes : la recherche de la cohérence organique, la dépendance des symboles poétiques à l'égard de notions abstraites qui, seules, donneraient la clef des images.

Pour le premier principe, la nécessité d'une organisation préméditée, les écrits en prose de Mallarmé fournissaient une aide précieuse : ils expliquaient parfois longuement les formules qui, trop condensées dans les poèmes, demeuraient inintelligibles. La synthèse qu'ils rendaient possible entre les images d'une même pièce ou de plusieurs pièces convergentes, englobait plus d'éléments et, par là, avait plus de chance d'approcher l'intention du poète.

Quant au second principe, la dépendance des symboles poétiques à l'égard d'un système philosophique, il s'imposait par les déclarations très explicites de Mallarmé. Sans doute, la spontanéité garde-t-elle ses droits ; plus que personne Mallarmé en a décrit le jaillissement « antérieur à un concept » (1). Mais ce jaillissement chez lui se coule dans « une armature intellectuelle » (2) dissimulée, incorporée à son essence, à laquelle il ne doit plus à chaque coup réfléchir laborieusement, mais qui existe et qu'il peut à son gré évoquer. Le premier postulat du système est celui que Rimbaud aurait formulé : « Je est un autre... C'est faux de dire : Je pense. On devrait dire : On me pense (3). » De ce postulat, dont on ne voit pas de prime abord les relations avec la forme poétique, découlent cependant d'importantes conséquences. Lorsque Mallarmé parle de « je », ce n'est pas nécessairement de lui, Mallarmé, qu'il s'agit, de même que s'il parle de « l'autre », ce n'est pas fatalement d'un individu. Il considère son Moi comme double,

(1) et (2) Lettre de 1896, cité *infra*, p. 22.

(3) *Œuvres complètes de Rimbaud*, par J. MOUQUET et R. ROLLAND DE RENÉVILLE, N. R. F., 1946, Lettres du 13 et du 15 mai 1871.

divisé en Moi profond ou passé de la race et en Conscience pure impersonnelle. L'analyse de Prose par laquelle débute l'exposé montrera le fondement critique et la portée concrète, immense, de cette remarque.

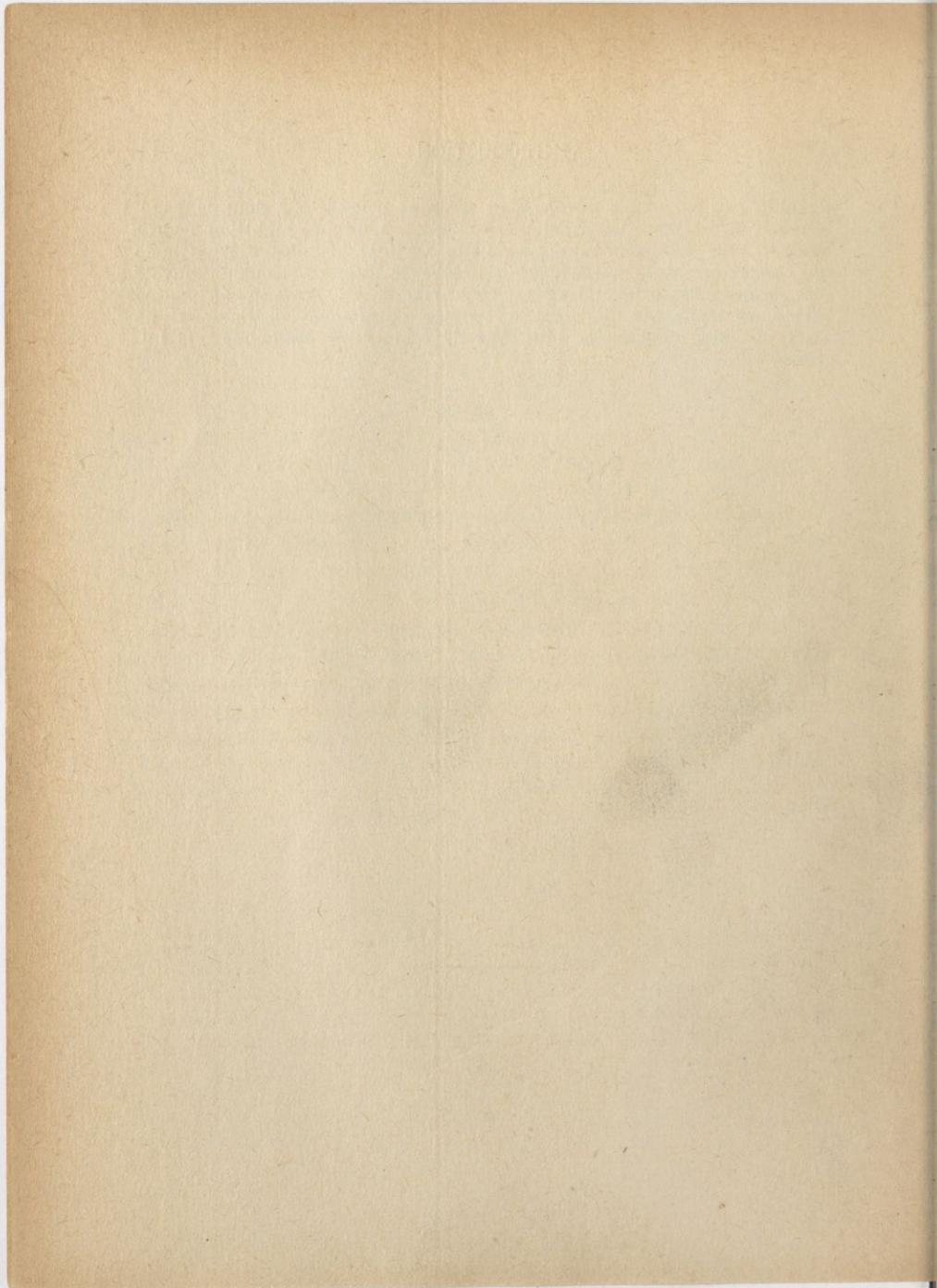
Les deux principes ne sont donc pas juxtaposés : s'il existe une cohérence interne, elle est due à l'action unificatrice d'une théorie métaphysique dont la présence, comme une masse stellaire, détermine, dans l'ambiance, la gravitation et les relations mutuelles de satellites ou images poétiques. C'est la raison pour laquelle dans l'exposé de chaque poème, nous essaierons non seulement de marquer la valeur intellectuelle des images mais leur relation avec les idées clairement énoncées par le poète-philosophe.

Pour éviter la dispersion que provoquerait un exposé strictement chronologique, il a paru bon de grouper les poèmes sous deux rubriques qui représentent — on s'en convaincra bientôt — les deux pôles de la pensée mallarméenne : les poèmes du Penseur et ceux de l'Amant. Entre les deux, le lien est si étroit, la tension si constante qu'on peut légitimement hésiter sur l'appartenance d'un poème à l'ordre de la Vie ou à celui de l'Esprit. On soulignera, dans ce cas, les relations voulues par le penseur ou par l'amant qui fut, plus que la grande majorité des écrivains, un passionné de l'Unité et dont le seul émule sous ce rapport est peut-être Jean-Arthur Rimbaud.

Ce que furent la symbolique et — comprenant ce terme au sens large — la mystique de ces deux génies, c'est là ce que notre conclusion aura pour objet de préciser, en vue de définir, dans leur rapport avec la mentalité symboliste, les Voyants qui l'ont, plus que tous, illustrée (1).

(1) On n'étudiera pas les Poésies de l'enfance et de la jeunesse, assez claires par elles-mêmes et non publiées par l'auteur (Cf. *Œuvres complètes*, op. cit., p. 1.380), ni les vers de circonstance (Cf. *ibid.*, p. 1.496). Les proses, souvent invoquées pour reconstituer l'atmosphère et la portée des poèmes, ne feront pas ici l'objet d'un

examen complet. Elles développent maintes conceptions dont la cohérence n'exclut pas une prodigieuse variété. L'unique ambition de cet essai — tout provisoire — est de servir à l'introduction d'une méthode qui, appliquée avec conscience, patience et respect, semble pouvoir donner de substantiels résultats, tant pour ce qui concerne la pensée lucide de Mallarmé que pour sa valeur proprement poétique. Il ne s'agit de rien d'autre, en effet, que de commenter Mallarmé par lui-même.



CHAPITRE PREMIER

LE PENSEUR

En même temps que par les poèmes, Mallarmé, dans des lettres confidentielles ou des écrits sur la Poésie, a retracé, avec non moins de discrétion que de précision, son aventure spirituelle et l'Art poétique qui en découlait.

Avant d'aborder l'examen de ses œuvres, il ne sera pas inutile d'exposer une première fois, brièvement, son intuition fondamentale. On ne saurait trop méditer sur les textes qui la traduisent, car c'est par eux et par eux seuls que les poèmes et leur symbolisme s'éclairent. L'idée centrale, d'apparence négative et pourtant la plus positive de toutes, est celle de Néant. Il importe d'en analyser d'abord le sens, ensuite la valeur dynamique, enfin la portée poétique.

a) *La conception du Néant.*

Le 14 mai 1867, Mallarmé écrivait à Cazalis :

Je viens de passer une année effrayante : ma Pensée s'est pensée et est arrivée à une Conception Pure. Tout ce que, par contre-coup, mon être a souffert, pendant cette longue agonie, est inénarrable, mais, heureusement, je suis parfaitement mort, et la région la plus impure où mon Esprit puisse s'aventurer est l'Eternité, mon Esprit, ce solitaire habituel de sa propre pureté que n'obscurcit plus même le reflet du Temps..

... J'avoue du reste, mais à toi seul, que j'ai encore besoin, tant ont été grandes les avanies de mon triomphe, de me regarder dans cette glace pour penser, et que si elle n'était pas devant la table où je t'écris cette lettre, je redeviendrais le Néant. C'est t'apprendre que je suis maintenant impersonnel, et non plus Stéphane que tu as connu, — mais une aptitude qu'a l'Univers Spirituel à se voir et à se développer, à travers ce qui fut moi.

Fragile, comme est mon apparition terrestre, je ne puis subir que les développements absolument nécessaires pour que l'Univers retrouve, en ce moi, son identité. Ainsi, je viens, à l'heure de la Synthèse, de délimiter l'œuvre qui sera l'image de ce développement (1).

L'Eternité, ou Pensée qui se pense, exclut le Temps ou « apparition terrestre ». Mais elle ne l'exclut que pour mieux le reprendre, spiritualisé dans la Conscience pure. Le Néant est tout ensemble exclusion et reflet du Temps ; en lui, l'Univers retrouve son identité ; grâce à lui, Mallarmé n'est plus Stéphane mais une aptitude qu'a l'Univers spirituel à se voir.

Comme le montre un autre fragment d'une lettre adressée au même Cazalis, Néant s'oppose à Vie et se comprend en fonction de celle-ci ; il est synonyme de Conscience :

... Il me reste de toi cette vague dernière parole : « Je veux m'attacher à ses jupons ! » tu parlais de la Vie.

Tu flottes pour moi dans ces parages ; et voici que Bour m'apprend que tu fais un fort beau *Livre du Néant*. Parfois, mêlant ces imprécisions à ce qu'évoquait en mon esprit jadis un vieux titre longtemps rêvé : *Somptuosité du Néant*, je songe à ces lourdeurs luxueuses d'une vie défaite, et je t'y place : est-ce cela ? Tantôt ergotant sur les deux termes extrêmes, j'essaie, pour te détacher un peu de moi et te voir, de comparer ta vie que visite la Notion Négative à la Croyance où se complait, maintenant, mon esprit, revenu,

(1) *Propos sur la Poésie*, op. cit., p. 77.

mais auquel se refuse la vie, précisément ; et je souris à la différence (1).

Pour Mallarmé, Cazalis était le type de l'homme heureux, de la Vie dans sa spontanéité charmante, et voici qu'il écrit un livre sur le Néant ! Pourtant, quelle différence dans son culte de la Notion Négative et la Croyance de Mallarmé à cette même Notion : Cazalis sait l'unir harmonieusement à l'Amour, tandis que Mallarmé ne peut plus s'adapter à la Vie, la Pensée ou Poésie ayant tout absorbé. C'est ce qu'il disait déjà le 14 mai 1867 :

— Puisque tu es assez heureux pour pouvoir, outre la Poésie, avoir l'amour, aime : en toi, l'Être et l'Idée auront trouvé ce paradis que la pauvre humanité n'espère qu'en sa mort... Pour moi, la Poésie me tient lieu de l'amour, parce qu'elle est éprise d'elle-même et que sa volupté d'elle retombe délicieusement en mon âme... (2).

Une série d'équivalences s'établit déjà : le Néant, c'est l'Éternité, la Conscience, l'impersonnalité, l'Idée, par opposition à la Vie qui est le Temps, l'apparition terrestre, la personnalité, l'Être.

b) Valeur dynamique du Néant.

Ce « Rien qui est la vérité » (3), cet « Éternel » qui est « l'Immuable », ressemblent peu au Nirvana bouddhique. Ils ont un contenu, vaste comme l'Univers ; entre ce contenu et la spiritualisation de ce contenu, la tension est constante. Essayons de préciser l'origine, et, par l'origine, le sens précis de ces concepts auxquels Mallarmé, du reste, imprimera sa marque très personnelle.

(1) *Propos sur la poésie, op. cit.*, p. 90.

(2) *Ibid.*, p. 79.

(3) *Ibid.*, p. 59, cité *infra*, p. 17. Pour l'Immuable, cf. *infra*, p. 22.

C'est peut-être en 1866 que le poète fit la connaissance de Hegel et d'Eliphas Lévi. Henri Mondor cite une lettre de Villiers de l'Isle-Adam qui « nous précise l'entrée de Hegel dans la vie spirituelle de Mallarmé et peut-être l'entrée de celui-ci dans les problèmes de Magie » (1) :

Quand paraîtra le *Traité des pierres précieuses* ? J'ai plus de confiance en votre alchimie qu'en celle d'Auriole Théophraste Bombaste, dit le divin Paracelse. Toutefois je vous indiquerai les *Dogmes et Rituel de Haute Magie* d'Eliphas Lévy... s'ils se trouvent dans la Bibliothèque de votre ville. Ils sont l'étonnement même. Quant à Hegel, je suis vraiment bien heureux que vous ayez accordé quelque attention à ce miraculeux génie, à ce procréateur sans pareil, à ce reconstruteur de l'univers. Ah ! maintenant que je l'ai réétudié plus à fond, pendant de longues nuits, je suis sûr que nous nous amuserons bien tous les deux à en causer, mon cher ami (2).

Déjà avant cette lettre, notons-le, Mallarmé connaissait Hegel. C'est pourquoi sans doute, malgré le caractère peu hégélien de son expression verbale (Néant, Ténèbres), le poète donne à son Absolu une signification identique à celle de l'Esprit absolu chez le philosophe allemand. Pour Mallarmé comme pour Hegel, l'Absolu réalise l'identification de « mon » esprit et de « l' » esprit ; il est Synthèse, prise de conscience lucide de l'histoire humaine qui précède la naissance de l'individu. L'appellation de Néant, de Nuit, de Ténèbres provient de l'expérience très personnelle du poète, ennemi du réel quotidien et vulgaire ; elle insiste sur le rejet de l'Utile et présente une nuance plus ascétique que métaphysique. Les textes abondent où sont soulignés les deux aspects, négatif et positif, du Néant :

... je veux me donner ce spectacle de la matière, ayant conscience d'être, et cependant, s'élançant forcément dans le rêve qu'elle sait

(1) *Vie de Mallarmé*, Paris, N. R. F., 1941, t. I^{er}, pp. 221-222.

(2) *Vie de Mallarmé*, H. MONDOR, *op. cit.*, p. 222.

n'être pas, chantant l'Ame et toutes les divines impressions pareilles qui se sont amassées en nous depuis les premiers âges, et proclamant, devant le Rien qui est la vérité, ces glorieux mensonges ! Tei est le plan de mon volume lyrique, et tel sera peut-être son titre : *La Gloire du Mensonge* ou le *Glorieux Mensonge*. Je le chanterai en désespéré ! (1)

L'ambition de Mallarmé est de chanter la gloire de l'Esprit, de cet Esprit qui est néant, sans immortalité personnelle, mais qui résume en lui « toutes les divines impressions... amassées en nous depuis les premiers âges ». Mensonge, Néant glorieux, seule valeur pourtant ! On voit s'insinuer ici une conception idéaliste du Moi : le Moi du poète serait en continuité avec le Moi du monde qu'il aurait mission de parfaire. C'est ce qu'il exprime clairement à Cazalis :

... mon cerveau, envahi par le Rêve, se refusant à ses fonctions extérieures qui ne le sollicitaient plus, allait périr dans son insomnie permanente ; j'ai imploré la grande Nuit, qui m'a exaucé et a étendu ses ténèbres. La première phase de ma vie a été finie. La conscience, excédée d'ombres, se réveille, lentement, formant un homme nouveau, et doit retrouver mon Rêve après la création de ce dernier. Cela durera quelques années, pendant lesquelles j'ai à revivre la vie de l'humanité depuis son enfance et prenant conscience d'elle-même (2).

Dans le passé de l'humanité, dans son passé, la conscience de Mallarmé était comme endormie, obscurcie. Par ce réveil, Mallarmé prend conscience de l'Univers, et l'Humanité elle aussi prend conscience d'elle-même. La Vie a donc besoin de la Conscience pour s'achever, comme la Conscience a besoin de la Vie pour exister. En accomplissant « l'Acte » de la Pensée, en jetant « un coup de dés », Mallarmé réalise le drame d'*Igitur* :

(1) *Propos sur la poésie, op. cit.*, p. 59. Cf. *infra*, p. 59, p. 106.

(2) *Ibid.*, p. 87. Cf. *infra*, p. 58.

Minuit sonne — le Minuit où doivent être jetés les dés. Igitur descend les escaliers, de l'esprit humain, va au fond des choses : en « absolu » qu'il est (1),

expression équivalente à celle de la lettre :

... j'ai à revivre la vie de l'humanité depuis son enfance et prenant conscience d'elle-même.

Le Néant ou l'Absolu n'est rien autre que cette adéquation de la conscience et de la vie. Elle ne s'opère pas sans douleur, car pour retourner à la Vie, il faut avoir été renié par elle (aspect négatif du Néant), par ce qu'*Igitur* appelle « la famille », « la race ».

Tombeaux — cendres (pas sentiment, ni esprit) neutralité

Igitur a dépassé la dualité du sentiment et de l'esprit ; il n'est ni l'un ni l'autre (neutralité), mais supérieur aux deux (2).

Il récite la prédiction et fait le geste. Indifférence. Sifflements dans l'escalier. « Vous avez tort » nulle émotion.

Le message du poète est incompris de la foule qui lui donne tort ; *Igitur* n'en a cure :

L'infini sort du hasard, que vous avez nié. Vous, mathématiciens expirâtes — moi projeté absolu. Devais finir en Infini. Simplement parole et geste. Quant à ce que je vous dis, pour expliquer ma vie. Rien ne restera de vous. — L'infini enfin échappe à la famille, qui en a souffert, — vieil espace — pas de hasard.

(1) *Œuvres complètes*, N. R. F., *op. cit.*, p. 434.

(2) Sur l'unité reconstituée du sentiment et de l'esprit, cf. *infra*, pp. 21 sqq.

L'infini, qu'ont nié les imbéciles, sort du hasard, de la matière au sens où Mallarmé écrivait :

je veux me donner ce spectacle de la matière, ayant conscience d'être...

Rien ne restera de ceux qui n'ont pas accompli la pensée, qui ont stagné dans le vieil espace, dans le Temps, dans le hasard. La Vie a rejeté le poète, mais c'était pour le salut de la Vie non moins que pour celui du poète :

Elle a eu raison de le nier, — sa vie — pour qu'il ait été l'absolu. Ceci devait avoir lieu dans les combinaisons de l'Infini vis-à-vis de l'Absolu. Nécessaire — extrait l'Idée. Folie utile. Un des actes de l'Univers vient d'être commis là.

Le Poète extrait des choses transitoires leur Idée éternelle. Inutilité apparente, Folie, mais raison d'être de l'Univers. Malheureusement la matière finalement l'emportera, la mort est inéluctable :

Plus rien, restait le souffle, fin de parole et geste unis — souffle la bougie de l'être, par quoi tout a été. Preuve.

(Creuser tout cela).

Tel est le résumé d'*Igitur*, d'après les paroles mêmes de Mallarmé. On y retrouve les thèmes de la correspondance et plusieurs des symboles-clés des poèmes : Nuit, Rien, escalier, espace, Idée...

A maintes reprises, *Igitur* reviendra sur les relations de la Vie (passé, race) et de la Conscience (présent du poète, éternité, néant) ; il soulignera l'interdépendance des deux pôles :

Race immémoriale, dont le temps qui pesait est tombé, excessif,

dans le passé, et qui pleine de hasard n'a vécu, alors, que de son futur. — Ce hasard nié à l'aide d'un anachronisme, un personnage, suprême incarnation de cette race, — qui sent en lui, grâce à l'absurde, l'existence de l'Absolu, a, solitaire, oublié la parole humaine en le grimoire, et la pensée en un luminaire, l'un annonçant cette négation du hasard, l'autre éclairant le rêve où il en est (1).

La race, « excessive », livrée à la vie surabondante (2), n'a vécu que pour le Poète, comme tous les écrits n'existent que pour le Livre (3). Ce hasard est nié par un « anachronisme », par le poète qui le suit et qui l'incarne, de même que la « parole » n'existait que pour le « grimoire ».

Ainsi, la Conscience (Néant, Nuit, impersonnalité) s'oppose à la Vie (hasard, Temps, personnalité, in-conscience) mais pour mieux la reprendre ensuite. Comme pour Jean de la Croix (4), la Nuit, pour Mallarmé, est Lumière : Igitur, sur le point de redevenir son personnage temporel dira : « il emportera la lumière ! — la nuit ! » (5).

(1) *Œuvres complètes, op. cit.*, p. 442.

(2) Voir l'explication de cette conception dans *Prose, infra*, p. 29.

(3) Cf. *infra*, p. 94.

(4) Mallarmé a parlé de Jean de la Croix, cf. *infra*, p. 239.

(5) *Œuvres complètes, op. cit.*, p. 439.

L'influence de Hegel semble nettement établie par cette rapide esquisse d'*Igitur*. Elle se manifestera encore au cours des analyses postérieures.

Sur l'influence de l'hermétisme dans l'œuvre de Mallarmé, on lira les pages très suggestives de Scherer dans *L'expression littéraire dans l'œuvre de Mallarmé* (Paris, Droz, 1947, pp. 115 sq.). L'auteur rappelle les relations du poète avec des occultistes célèbres, Redon, V. E. Michelet auquel Mallarmé écrivait :

« L'occultisme est le commentaire des signes purs, à quoi obéit toute littérature, jet immédiat de l'esprit. »

Il signale aussi les réflexions de Mallarmé sur la valeur symbo-

c) *Valeur poétique du Néant.*

Du fait que l'idée est visée non par un philosophe raisonneur mais par un poète qui, selon sa propre expression, veut « *jouir* la notion » (1), elle entraînera, dans sa mouvance, des caractères originaux : elle sera autant « prise » que « comprise », elle exigera de se traduire dans une Œuvre belle, et cette Œuvre sera synthèse de sensibilité et d'intelligence.

— Les textes déjà cités dégagent une atmosphère très différente de celle, raréfiée, qui entoure les ouvrages de pensée pure. L'affectivité prédomine : de la Notion Négative, Mallarmé reçoit « la Visite » (2), la grande Nuit, il « l'implore » (3). Pour « *jouir* la notion », il faut donc au poète, une Œuvre.

— Toute sa vie, Mallarmé ambitionne de créer *le Livre* :

... j'avoue que la Science que j'ai acquise, ou retrouvée au fond de l'homme que je fus, ne me suffirait pas, et que ce ne serait pas sans un serrement de cœur réel que j'entrerais dans la Disparition suprême, si je n'avais pas fini mon œuvre, qui est l'Œuvre. Le Grand'Œuvre, comme disaient les alchimistes, nos ancêtres (4).

lique des lettres de l'alphabet, sur le nom de sa chatte Lilith, d'après les conceptions d'Eliphaz Levi. De son côté, Rolland DE RENÉVILLE rappelle la signification du titre complet d'*Igitur* « La folie d'Elbehnon » :

« *El behnon* en hébreu signifie le fils des Elohim, puissances créatrices émanées de Jéhovah » (cité dans *Œuvres complètes, op. cit.*, p. 1.574).

Nous aurons l'occasion de signaler au passage l'origine hermétiste de certaines expressions ou images, cf. *infra*, pp. 137, 160, 195.

(1) *Propos sur la poésie, op. cit.*, p. 72. Mallarmé s'y dépeint lisant : « Il est vrai que ce sont des livres de science et de philosophie, et que je veux *jouir* par moi chaque nouvelle notion et non l'apprendre. »

(2) Cf. *supra*, p. 14, *infra*, pp. 87, 115.

(3) Cf. *supra*, p. 17, *infra*, p. 58.

(4) *Propos sur la poésie, op. cit.*, p. 80.

— Pour être humaine et cosmique, l'Œuvre sera un produit de ce que Mallarmé appelle la « sensibilité d'intelligence » (1), une synthèse harmonieuse de la Vie et de la Conscience. Ni dissertation sèche, ni sensiblerie sans contenu intellectuel, mais éternité frissonnante, immobilité vibrante :

Je révère l'opinion de Poe, nul vestige d'une philosophie, l'éthique ou la métaphysique, ne transparaîtra ; j'ajoute qu'il la faut incluse et latente. Eviter quelque réalité d'échafaudage, demeuré autour de cette architecture spontanée et magique n'y implique pas le manque de puissants calculs et subtils, mais on les ignore, eux-mêmes se font mystérieux exprès. Le chant jaillit de source innée, antérieur à un concept, si purement que refléter au dehors mille rythmes d'images. Quel génie pour être un poète ; quelle foudre d'instinct renfermer, simplement la vie, vierge en sa synthèse et illuminant tout. L'armature intellectuelle du poème se dissimule et tient — a lieu — dans l'espace qui isole les strophes et parmi le blanc du papier ; significatif silence qu'il n'est pas moins beau de composer que les vers (2).

Les contraires s'identifient : « architecture spontanée », « puissants calculs, et subtils, mais on les ignore »...

Pas plus dans la forme littéraire que dans la pensée, le Néant n'est vacuité pure :

Mon esprit se meut dans l'Éternel, et en a eu plusieurs frissons, si l'on peut parler ainsi de l'Immuable (3)

Le Néant, assomption de la Vie, c'est l'Esprit assomption de la sensibilité : fixité vibrante, telle est la première qualité d'une œuvre parfaite. Mallarmé écrit à Chainaye, le 25 juin 1890 :

(1) *Propos sur la poésie, op. cit.*, p. 161.

(2) *Ibid.*, p. 163. Lettre datée probablement de 1896.

(3) *Ibid.*, p. 67 (12 mai 1866).

... vous avez un sens du mystère et tels de vos poèmes sont d'inquiétants raccourcis, le temps de fixer une attitude primordiale et secrète, parmi la vibration de tout... (1).

Fixité vibratoire, c'est l'épithète suprême, celle qu'avec sa bienveillance habituelle, il décerne à l'œuvre de Coppée :

... la mélodie en est une ligne fine, comme tracée à l'encre de Chine, et dont l'apparente fixité n'a tant de charme que parce qu'elle est faite d'une vibration extrême (2).

Cette fixité intellectuelle pénétrée de la vibration du sensible fera l'objet de maint poème : de *Las de l'amer repos* où il veut

Imiter le Chinois au cœur limpide et fin

transposant la fraîcheur de sa vie d'enfant dans une œuvre fixe et vibratoire à l'extrême, ainsi que le suggère prodigieusement le vers final :

Non loin de trois grands cils d'émeraude, roseaux (3).

Ici, la notion s'incarne, sensibilisée mais non moins intellectuelle :

A quoi bon la merveille de transposer un fait de nature en sa presque disparition vibratoire selon le jeu de la parole, cependant, si ce n'est pour qu'en émane, sans la gêne d'un proche ou concret rappel, la notion pure ? (4).

(1) *Propos sur la poésie, op. cit.*, p. 144.

(2) *Ibid.*, p. 82.

(3) Cf. *infra*, p. 52.

(4) *Avant-dire au Traité du Verbe de René Ghil, O. C., op. cit.*, p. 857.

De même dans le *Cantique de Saint Jean* où le prophète symbolise l'homme à son entrée dans la grande Nuit de l'esprit :

Je sens comme aux vertèbres
S'éployer des ténèbres
Toutes dans un frisson
A l'unisson (1)

— La conception du Néant n'influe pas seulement sur la forme artistique ; elle détermine également la répartition des symboles. Pour s'en convaincre, il faut examiner l'une après l'autre les poésies de Mallarmé. On verra qu'à la Conscience correspondent les symboles de pureté excluant le devenir : hiver, miroir, nuit (parfois dans les débuts : azur au sens de pureté immobile), les symboles de l'unité harmonieuse entre l'intelligence et la sensibilité : la vierge, la mère, tandis qu'à la Vie correspondront le printemps et l'été, le midi, l'aurore, le jour, les fleurs (2).

Le premier poème que nous analyserons sera *Prose*. A lui seul, il suffirait à montrer comment s'est exercé l'art poétique du Néant, quelles formes nouvelles il a créées, sous quelles images s'est traduite la dualité de la Vie et de la Conscience. Les autres œuvres, antérieures ou postérieures à *Prose*, en confirmeront la portée et en développeront les intentions implicites.

(1) Cf. *infra*, p. 118. D'autres poèmes développeront la même synthèse : par exemple *Billet à Whistler* (*infra*, p. 169), où la danseuse, symbole de la perfection de l'art, sera « Spirituelle, ivre, immobile », image de la vibration de l'Esprit immuable. Cf. aussi *infra*, p. 192.

C'est aussi le sens de la définition d'*Igitur* (*supra*, p. 18) : « (pas sentiment, ni esprit) neutralité », parfaitement mort au transitoire.

(2) Voir les conclusions des deux chapitres, *infra*, p. 120 et p. 232, de même que l'*Index* des symboles.

PROSE (pour des Esseintes).

« Au début de 1885, paraît dans la *Revue Indépendante*, sur quatre pages, entre un article d'André Lefèvre sur le Fonds des Religions et une courte étude des Boncourt sur Daumier, *Prose* (pour des Esseintes), un poème en quatorze strophes octosyllabiques, qui est, sans doute, le plus obscur de son œuvre (1). »

- Str. 1. Hyperbole ! de ma mémoire
Triomphalement ne sais-tu
Te lever, aujourd'hui grimoire
Dans un livre de fer vêtu :
- Str. 2. Car j'installe, par la science,
L'hymne des cœurs spirituels
En l'œuvre de ma patience,
Atlas, herbiers et rituels.
- Str. 3. Nous promenions notre visage
(Nous fûmes deux, je le maintiens)
Sur maints charmes de paysage,
O sœur, y comparant les tiens.
- Str. 4. L'ère d'autorité se trouble
Lorsque, sans nul motif, on dit
De ce midi que notre double
Inconscience approfondit
- Str. 5. Que, sol des cent iris, son site,
Ils savent s'il a bien été,
Ne porte pas de nom que cite
L'or de la trompette d'Été.

(1) *Vie de Mallarmé, op. cit., t. II, p. 448.*

- Str. 6. Oui, dans une île que l'air charge
De vue et non de visions
Toute fleur s'étalait plus large
Sans que nous en devisions.
- Str. 7. Telles, immenses, que chacune
Ordinairement se para
D'un lucide contour, lacune,
Qui des jardins la sépara.
- Str. 8. Gloire du long désir, Idées
Tout en moi s'exaltait de voir
La famille des iridées
Surgir à ce nouveau devoir,
- Str. 9. Mais cette sœur sensée et tendre
Ne porta son regard plus loin
Que sourire et, comme à l'entendre
J'occupe mon antique soin.
- Str. 10. Oh ! sache l'Esprit de litige,
A cette heure où nous nous taisons,
Que de lis multiples la tige
Grandissait trop pour nos raisons
- Str. 11. Et non comme pleure la rive,
Quand son jeu monotone ment
A vouloir que l'ampleur arrive
Parmi mon jeune étonnement
- Str. 12. D'ouïr tout le ciel et la carte
Sans fin attestés sur mes pas,
Par le flot même qui s'écarte,
Que ce pays n'exista pas.

Str. 13. L'enfant abdiqne son extase
Et docte déjà par chemins
Elle dit le mot : Anastase !
Né pour d'éternels parchemins,

Str. 14. Avant qu'un sépulcre me rie
Sous aucun climat, son aïeul,
De porter ce nom : Pulchérie !
Caché par le trop grand glaïeul.

Après l'exposé de la conception du Néant chez Mallarmé, dont il importe de s'être pénétré avant d'aborder son poème, l'intelligence de ses intentions et allusions sera grandement facilitée. La théorie sur les relations entre Vie et Conscience, entre Passé de la race et Présent de l'Écrit poétique, avait déjà reçu une illustration magistrale dans *L'Esprit pur* de Vigny. Nous en reproduirons ici les vers les plus marquants, car ils offrent l'avantage d'exprimer en langage clair ce que la métaphysique, plus austère, de Mallarmé voilera sous des métaphores hermétiques.

Vigny dédie son poème « A Eva » ; il y décrit les relations entre sa race et lui-même :

Str. 2. C'est en vain que d'eux tous le sang m'a fait descendre.
Si j'écris leur histoire, ils descendront de moi.

Vient alors l'énumération de leurs soins tout pratiques : la bataille, la famille aux nombreux enfants, l'opulence.

Str. 6. Mais aucun, au sortir d'une rude campagne,
Ne sut se recueillir, quitter le destrier

.....

Pour graver quelque page et dire en quelque livre
Comment son temps vivait et comment il sut vivre,
Dès qu'ils n'agissaient plus, se hâtant d'oublier.

- Str. 7. Tous sont morts laissant leur nom sans auréole,
 Mais sur le Livre d'or, voilà qu'il est écrit,
 Disant : « Ici passaient deux races de la Gaule
 Dont le dernier vivant monte au temple et s'inscrit
 Non sur l'obscur amas des vieux noms inutiles,
 Mais sur le pur fableau des titres de l'ESPRIT. »
- Str. 8. Ton règne est arrivé, PUR ESPRIT, roi du monde !
 Quand ton règne d'azur dans la nuit nous surprit,
 Déesse de nos cœurs, la guerre vagabonde
 Régnait sur nos aïeux. Aujourd'hui, c'est l'ECRIT,
 L'ECRIT UNIVERSEL, parfois impérissable,
 Que tu graves au marbre ou traces sur le sable,
 Colombé au bec d'airain : VISIBLE SAINT-ESPRIT !
- Str. 9. Seul et dernier anneau de deux chaînes brisées,
 Je reste. Et je soutiens encor dans les hauteurs,
 L'IDEAL du poète et des graves penseurs.
 J'éprouve sa durée en vingt ans de silence,
 Et toujours d'âge en âge, encor je vois la France
 Contempler mes tableaux et leur jeter des fleurs.
- Str. 10. Jeune postérité d'un vivant qui vous aime !
 Mes traits dans vos regards ne sont pas effacés ;
Je peux en ce miroir, me connaître moi-même,
 Flots d'amis renaissants !...

Pour Vigny et pour Mallarmé, l'écrivain a comme rôle et mission d'assumer le passé de sa race, de le fixer dans l'Écrit ou Livre qui en sera le miroir. En lui le passé se reconnaît comme lui se reconnaît dans le passé :

Si j'écris leur histoire, ils descendront de moi.

Tout adonnée à la Vie exubérante, la race n'a pas su écrire ; plus détaché, le poète n'en reste pas « aux vieux

noms inutiles » : il a sa place au « pur tableau des titres de l'Esprit ».

Cette idée, encore simple chez Vigny, reçoit, dans *Prose*, un commentaire plus nuancé et plus fouillé.

Str. 1. Hyperbole ! de ma mémoire
Triomphalement ne sais-tu
Te lever aujourd'hui grimoire
Dans un livre de fer vêtu :

Tout mon passé, ma mémoire, la vie surabondante (hyperbole !) qui va tout à l'heure être exprimée par « toute fleur... plus large », « lis multiples », « trop grand glaïeul », « cent iris », tout cela ne peut-il se lever aujourd'hui jusqu'au grimoire qui transmue la Vie en Science ! Au lieu de la nature pure, ce sera la Conscience : « Atlas » et non « paysage », « Herbarium » et non fleurs naturelles, « Rituel » et non gestes spontanés (1).

Str. 2. Car j'installe, par la science,
L'hymne des cœurs spirituels
En l'œuvre de ma patience,
Atlas, herbiers et rituels.

(1) Au début de *A Rebours*, Huysmans oppose semblablement des Esseintes à ses ancêtres : « A en juger par les quelques portraits conservés au château de Lourps, la famille des Florisses des Esseintes avait été au temps jadis, composée d'athlétiques soudards, de rébarbatifs reîtres. »

Nous rencontrons ici le premier exemple de la « transposition » mallarméenne : « la *divine transposition*, pour l'accomplissement de quoi existe l'homme, va du fait à l'idéal » (*Th. de Banville, O. C., op. cit.*, p. 522). La nature, pour le poète, est loin d'être l'idéal : « La nature a très rarement raison, à tel point même, qu'on pourrait presque dire que la nature a habituellement tort » (*Le « Ten O'Clock », O. C., op. cit.*, p. 573), Cf. *Index* des symboles, ad. v. *Nature*.

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

- ATKINSON (N.). — Eugène Sue et le roman feuilleton.
BERRET (P.). — La philosophie de Victor Hugo en 1854-1859.
BOENIGER (Y.). — Lamartine et le sentiment de la nature.
CHAPLYN (M.). — Le roman mauresque en France de Zayde
au Dernier Abencérage..
COLLAS (G.). — René-Auguste de Chateaubriand, comte de
Combourg 1718-1786).
DOUCET (F.). — L'esthétique de Zola et son application à la
critique.
DURRY (M.-J.). — Flaubert et ses projets inédits.
HANSON (J.-B.). — Le poète Charles Guérin.
LEVY (A.). — L'idéalisme de Romain Rolland.
MICHAUD (G.). — Message poétique du symbolisme. 4 vol.
O'CONNOR (R.). — Louise Labé, sa vie et son œuvre.
PETITFILS (P.). — L'œuvre et le visage d'A. Rimbaud.
PRESTON (E.). — Recherches sur la technique de Balzac.
SUSSEX (T.). — L'idée d'humanité chez E. Verhaeren.
VERLAINE (P.). — Sagesse, édition critique commentée par
L. Morice,

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

